



SYNECDOCHE PRESENTE

GÉRARD
DEPARDIEU

CATHERINE
FROT

JEAN-PIERRE
DARROUSSIN

DES HOMMES

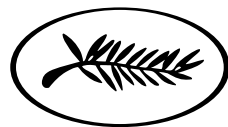
UN FILM DE LUCAS BELVAUX



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020



SYNECDOCHE présente



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

DES HOMMES

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

avec

GÉRARD DEPARDIEU, CATHERINE FROT, JEAN-PIERRE DARROUSSIN
YOANN ZIMMER, FÉLIX KYSYL, EDOUARD SULPICE

2020 - France-Belgique - Couleur - 1h41

SORTIE LE 11 NOVEMBRE 2020

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris

contact@advitamdistribution.com

Matériel presse téléchargeable sur :
www.advitamdistribution.com

AD VITAM

RELATIONS PRESSE

Florence Narozny / Clarisse André

6, rue de la Victoire - 75009 Paris

Tél. : 01 40 13 98 09

florence@lebureaudeflorence.fr

clarisse@lebureaudeflorence.fr



Synopsis

*Ils ont été appelés en Algérie
au moment des « événements » en 1960.
Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février
et d'autres sont rentrés en France.
Ils se sont tus,
ils ont vécu leurs vies.
Mais parfois il suffit de presque rien,
d'une journée d'anniversaire,
d'un cadeau qui tient dans la poche,
pour que quarante ans après,
le passé fasse irruption dans la vie
de ceux qui ont cru pouvoir le nier.*

Pourquoi avoir choisi d'adapter le roman Des hommes de Laurent Mauvignier ?

J'ai lu *Des hommes* dès sa sortie, il y a plus de dix ans. Je l'ai trouvé magnifique, étourdissant, émouvant, fort. En fait, j'aurais aimé l'avoir écrit. Il y a bien sûr le style, une écriture syncopée, haletante qui fait naître la tragédie de l'insignifiant, de l'ordinaire, du silence. Laurent Mauvignier est un grand auteur mais on n'adapte pas un style. On peut en revanche adapter un procédé. Ici, ce sont les flash-backs, les soliloques, le récit non chronologique au fil de la pensée.

Mais au-delà de ça, ce sont les thèmes développés qui m'ont accroché parce qu'ils rejoignent les questions qui me tarabustent depuis des années : la confrontation des destins individuels avec la grande Histoire, les souvenirs, la culpabilité, les blessures secrètes et les marques indélébiles que la guerre laisse dans les consciences.

À propos du roman, Jérôme Garcin a dit qu'il traitait de la guerre après la guerre ...

Oui. C'est un film sur la mémoire, les souvenirs, les cicatrices. Pour ceux qui en sont revenus, cette guerre ne s'est jamais terminée parce qu'on ne l'a jamais nommée, jamais considérée comme telle. Comme s'ils ne s'étaient jamais battus. Comme Fabrice à Waterloo, nos personnages n'ont vu que ce qu'ils ont vécu. C'est-à-dire des fragments, des instants. Ils ont fait ce qu'ils pensaient être leur devoir et se sont rendu compte, plus tard, qu'ils avaient été les rouages d'une mécanique terrifiante. Sans avoir nécessairement les mots pour en parler, sans être sûrs d'être entendus et compris. On dit souvent que les anciens d'Algérie n'ont pas raconté, je crois surtout que personne ne voulait les entendre. On les a condamnés à ce non-dit, ce silence, qui est la marque de la guerre d'Algérie. C'est ce que j'avais envie de porter à l'écran depuis que j'avais lu le livre. A l'époque, les droits n'étaient pas libres. Et puis ils se sont libérés et j'ai trouvé que le projet arrivait naturellement après *Chez Nous* qui parlait de la montée de l'extrême-droite. Le FN s'est, en grande partie, construit sur les cendres de cette guerre-là.

Entretien avec Lucas Belvaux



C'est un film politique ?

C'est un film politique mais pas un film militant. Idéologiquement, la question de la colonisation est réglée. La guerre est terminée depuis près de soixante ans. L'Histoire a jugé.

En revanche le film est politique dans le sens où il interroge sur la façon de raconter cette histoire, comment on l'assume, comment on la transmet, comment on réconcilie les différents récits parce que, évidemment, il y a plusieurs façons de raconter. Les pieds-noirs ont été incompris, mal traités, pendant et après. Encore aujourd'hui, il y a un racisme anti pieds-noirs qui est insupportable. Il n'y a d'ailleurs pas un seul « point de vue pieds-noirs » parce que comme toute société humaine, c'est une communauté traversée par la politique, les questions sociales. Pour employer un terme à la mode, on ne peut pas plus « essentialiser » les pieds-noirs que n'importe quel autre humain. Il y a aussi les militaires, et, selon qu'ils soient appelés ou professionnels, ça ne sera pas la même histoire. Chacun racontera la sienne, forcément singulière, unique, différente selon la région où il a servi, ou l'année. Il y a bien sûr le récit des Algériens, dans toutes leurs diversités politiques FLN ou MNA, combattants de l'ALN ou harkis. Il faut entendre tous les récits. Accepter l'expression de tous les points de vue, de toutes les subjectivités, les confronter et voir en quoi on peut, non pas les réconcilier, mais en faire une histoire que tout le monde pourra entendre parce qu'on y trouvera la voix de chacun. C'est le travail que font les historiens quand on veut bien les laisser travailler.

C'est assez inouï de voir comment cette guerre « travaille » encore la société française alors que plus de la moitié de la population est née après la fin de cette dernière.



Gérard Depardieu dans le rôle de Feu-de-Bois, c'était une évidence pour vous ?

Oui. J'ai pensé à lui pendant toute l'écriture de l'adaptation. Plus j'avancais plus il s'imposait pour jouer ce personnage à la fois mutique et explosif. Mais c'est un personnage double. On le voit à deux époques de sa vie, distantes de plus de quarante ans. Quand il arrive en Algérie, il a vingt ans et il s'appelle Bernard. Il va y découvrir à la fois la beauté du monde et de l'amour mais aussi l'horreur dont l'humanité est capable. Il ne s'en remettra jamais.

L'histoire de l'Algérie passionne Gérard, il la connaît très bien. Il est trop jeune pour avoir fait la guerre mais, enfant, adolescent, il a connu des appelés, il les a vus revenir, cassés. En plus, c'est un provincial. On peut imaginer qu'il a connu Feu-de-Bois. Il n'a pas eu à l'inventer. Il pouvait faire appel à ses souvenirs et à son talent !

Et puis Catherine Frot et Jean-Pierre Daroussin...

Catherine c'était une évidence dès le départ pour jouer Solange la sœur de Feu-de-Bois. J'entendais sa voix en lisant le roman et j'ai écrit en pensant à elle. D'ailleurs, c'est la première à qui j'ai fait lire le scénario, dès la première version. Et sa lecture a été particulièrement importante parce que les questions qu'elle m'a posées ont été centrales dans la réécriture. C'est une lectrice très affûtée. Elle ne laisse rien passer mais elle est d'une bienveillance extrême. Avec Catherine, on est tout de suite dans le travail. On va à l'essentiel.

Pour le personnage de Rabut, la recherche a été plus compliquée. Autant Feu-de-Bois est truculent, contrasté, explosif ; autant Rabut est sur la retenue. Il écoute, regarde, commente un peu. Sa dérive est lente, imperceptible, presque. C'est un rôle très ténu et délicat qu'il faut tenir (retenir) sur tout le film. Très complexe, fait d'allers-retours, de paradoxes. Il faut une rigueur absolue et une confiance totale dans le travail, sans pouvoir se dire « *je me rattraperai à la prochaine scène* ». Il faut « *être là* » tout le temps, à chaque instant et Jean-Pierre est un champion dans le genre.

C'est très exaltant de travailler avec des acteurs comme eux. On se sent portés. L'échange est permanent. Ils apportent beaucoup. Ils donnent. Je parle d'eux, mais tous les acteurs, même ceux qui venaient deux ou trois jours, étaient particulièrement impliqués, concentrés. Le reste de l'équipe aussi, d'ailleurs, sans doute parce que c'est une histoire française, que chacun, chaque famille est concerné(e).

Bernard, alias Feu-de-Bois, et Rabut sont appelés à vingt ans en Algérie. Ils sont incarnés par Yohann Zimmer et Edouard Sulpice...

Yohann et Edouard sont très jeunes. Ils font partie d'une génération de jeunes Français (ou Belges !) qui (heureusement) n'a jamais connu la guerre, pas fait de service militaire et dont la vie est à des années-

lumière de celles de Rabut et Bernard. Ils devaient incarner des jeunes qui n'avaient jamais quitté leur canton, jamais pris le bateau ou l'avion. C'était passionnant de les voir découvrir cette réalité-là au fil du travail. Il fallait qu'ils comprennent ce qu'était la vie d'un jeune à cette époque et qu'ils l'intériorisent. C'était vrai pour tous les comédiens de cette partie du film. Un des plaisirs de ce tournage, ça a été de découvrir une génération d'acteurs. Des types très étonnants, très talentueux, avec des personnalités fortes, singulières. Félix Kysyl (Février), Jean-Baptiste Le Vaillant (Chatel) Simon Parmentier (Poiret), Yannick Morzelle (Kastendeuch), Ahmed Hamoud qui joue Idir. Un acteur marocain magnifique. Et Fleur Fitoussi, bien sûr, la seule fille de cette partie-là. Ce sont des acteurs qu'on connaît très peu, qu'on n'a jamais vus pour certains et qui forment une génération magnifique.



*Un des thèmes majeurs du film est le silence.
Paradoxalement vous utilisez beaucoup les voix-off
qui renforcent cette polyphonie qu'est le récit...*

Le livre était déjà en voix-off ! C'est l'impression que j'ai eue en tout cas. Je n'ai pas essayé de transformer systématiquement les récits des uns et des autres en images. Je les ai parfois gardés pour ce qu'ils sont, des récits, des histoires qu'on raconte, avec la force propre des mots, l'imaginaire qu'ils permettent à ceux qui les entendent.

C'est pour ça que j'ai gardé cette construction en flash-back, la seule capable, par ses allers-retours incessants entre hier et aujourd'hui, de montrer le regard d'un homme au début de sa vieillesse sur ce qu'il était quand il avait vingt ans.

Le flash-back et la voix-off sont au cœur du projet. C'est une façon de prendre de la distance. Et c'est un paradoxe intéressant de voir que c'est cet éloignement qui permet une introspection profonde, qui permet de transcender les époques. De faire que le passé et le présent dialoguent, se parlent, se questionnent, se répondent. La voix-off permet au personnage de murmurer à l'oreille des spectateurs, dans

une relation d'intimité unique, mais c'est aussi une façon pour le personnage de se parler à lui-même, de s'interroger, de réfléchir sur sa condition, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il fait. Et ça permet au personnage d'aujourd'hui de dialoguer avec celui qu'il était quarante ans plus tôt.

Le film, comme le roman, parle de mémoire(s) et donc de temps différents racontés de façon non chronologique parce que la mémoire se fout de la concordance des temps. Il fallait retrouver le fonctionnement discontinu des souvenirs, le côté marabout-de-ficelle, leur caractère « submergeant » aussi, comme dans la séquence où les voix d'aujourd'hui dialoguent avec celles d'hier, et où les récits individuels, soliloques ou dialogues, se mélangent à des sons (et des images) d'archives, ramenant l'histoire des individus dans l'Histoire commune, jusqu'à une très grande densité sonore avant de revenir progressivement à l'intimité du « soliste ». Un peu comme le contrepoint en musique où des lignes mélodiques distinctes se superposent. Elles peuvent se rejoindre, se croiser, se répondre, et dans tous les cas, elles s'enrichissent. J'ai essayé d'appliquer ça au cinéma, de faire que les voix, les récits et les histoires de chaque personnage se racontent sur des lignes différentes, se rejoignent de loin en loin et avant de revenir à l'intimité du soliste.

Entretien réalisé par Nicolas Jacobs.



Secrets de Familles

Discussion entre Lucas Belvaux et Benjamin Stora

(Historien, Professeur des Universités, Spécialiste de la guerre d'Algérie)



Lucas Belvaux : Lorsque j'ai commencé le casting du film, j'ai rencontré beaucoup de jeunes acteurs de 20 ans et, à chaque fois ou presque, ils me parlaient d'un membre de leur famille, un grand-père, un grand-oncle, qui avait fait la guerre d'Algérie. Ils amenaient des souvenirs familiaux de cette période, des photos, des carnets, des objets parfois comme, par exemple, un couteau ramassé sur le corps d'un fellagha. Mais tous me faisaient la même remarque : *« Il ne racontait rien, on a reconstitué son histoire après sa mort »*.

Benjamin Stora : C'est tout à fait représentatif. Ce qui est intéressant dans le film c'est sa lecture de ce conflit comme d'un secret de famille. Et on le sait un secret de famille c'est une violence sourde, très noire, enfouie... mais qui ressort inexorablement un jour ou l'autre. Les mécanismes de fabrication de l'oubli se sont mis en place dès la guerre. Du côté français cela a été la négation de la guerre elle-même, le refus de reconnaître la violence, les tortures et les exécutions sommaires. Du côté Algérien, la cruauté de la guerre secrète entre FLN et MNA et le massacre en masse des harkis en 1962.

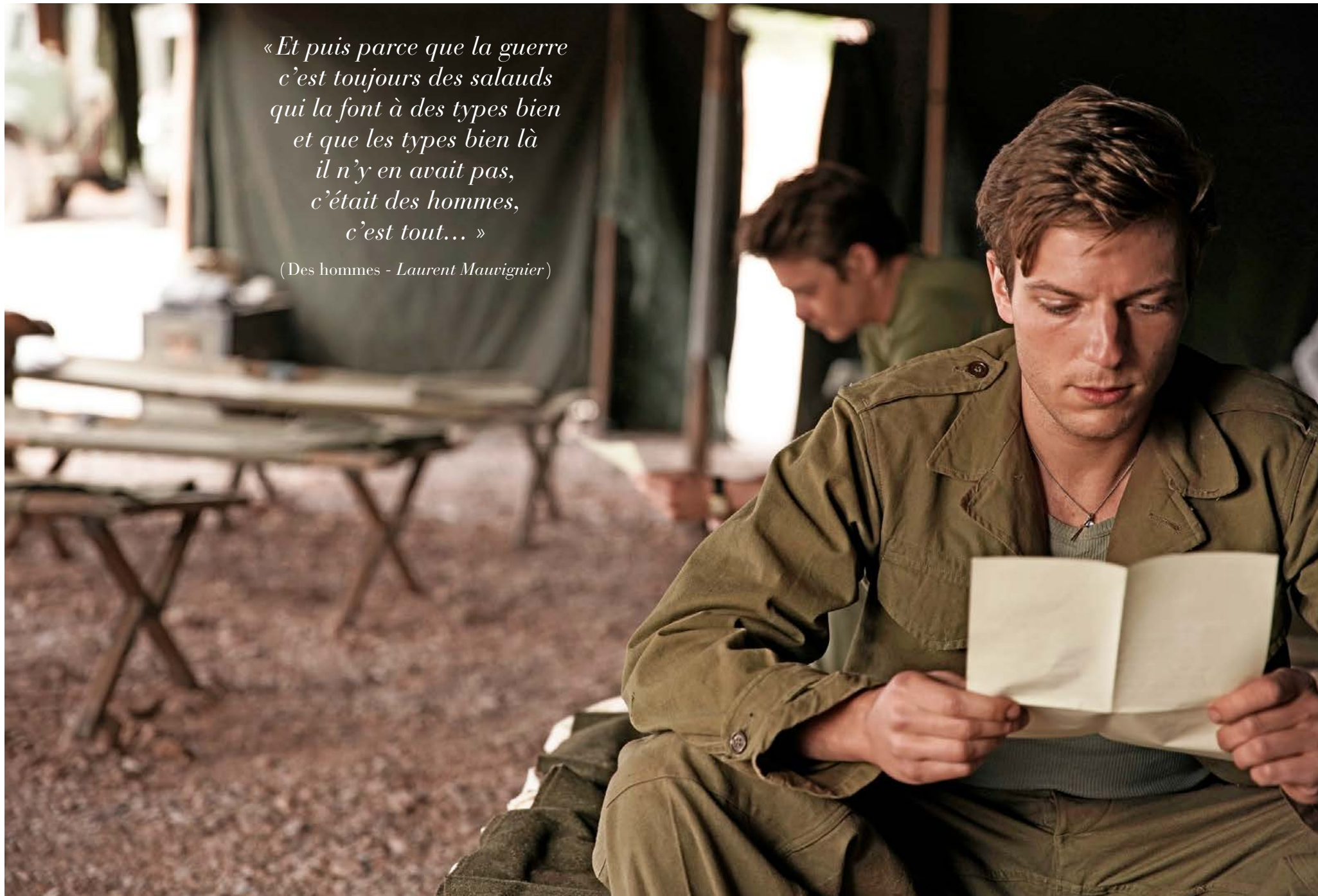
Le film exprime bien ce qu'a été ce conflit : une déchirure atroce entre des gens qui s'imaginaient appartenir à la même famille. À cela s'ajoute l'arrachement, côté Français. Ce sont des jeunes de 18 ou 20 ans qui ont été appelés en Algérie dans le cadre d'un service militaire de 18 mois, mais qui a été allongé jusqu'à 30 mois. Ils n'ont pas eu le choix. Ils devaient quitter leurs familles, leurs fiancées, leurs études ou leurs emplois.

Lucas Belvaux : Ils ont découvert en même temps la beauté du monde et l'horreur de la guerre...

Benjamin Stora : Ces jeunes gens sont entrés dans la guerre en aveugles, sans être prévenus de ce qu'ils allaient y voir et y faire. Beaucoup en sont sortis murés, transformés. Certains ont été *« cassés »* à vie. En tout cas tous ont vu leurs repères complètement brouillés. Le pari du film était de rester à hauteur de ces hommes et je trouve que c'est réussi.

*« Et puis parce que la guerre
c'est toujours des salauds
qui la font à des types bien
et que les types bien là
il n'y en avait pas,
c'était des hommes,
c'est tout... »*

(Des hommes - Laurent Mauvignier)



Lucas Belvaux : L'origine sociologique des appelés est très importante. Il y avait ceux qui arrivaient des campagnes et qui, le plus souvent, n'étaient jamais sortis de leurs cantons. Et puis il y avait les urbains ou ceux qui venaient de mouvements de jeunesse ouvrière ou confessionnels et avaient déjà une conscience politique. Là encore il y a eu des déchirures.

Benjamin Stora : Les lignes d'affrontement classiques étaient complètement brouillées. Quand on regarde dans le détail on ne retrouve pas forcément le schéma de la gauche qui émancipe les peuples et de la droite qui défend le colonialisme. Par exemple c'est François Mauriac en 1955 qui a dénoncé les tortures puis Raymond Aron en 1957 s'est prononcé, dans Le Figaro, pour l'indépendance alors que la gauche, à ce moment, était au pouvoir et menait une politique de répression en Algérie.

Au brouillage des frontières idéologiques s'est ajoutée la sauvagerie de la guerre civile. Ce n'était pas une guerre conventionnelle. Ce que montre le film c'est une double, et même triple, guerre civile. Les Algériens contre les Français, les Algériens entre eux et les Français entre eux. Cela ne pouvait qu'être une « sale » guerre.

Lucas Belvaux : Elle s'est déroulée moins de 15 ans après la seconde guerre mondiale. On y retrouvait des fils d'anciens combattants, de résistants. Enfants, ils avaient connu l'Occupation.

Benjamin Stora : C'est toute la force de la séquence où un jeune fait référence à Oradour-sur-Glane pour qualifier le comportement sanglant de certains de ses camarades de section lors d'une descente dans une « *mechta* », un petit hameau d'agriculteurs. Personnellement, lors de mes recherches, j'ai recueilli beaucoup de témoignage sur les « *corvées de bois* », ces exécutions sommaires pratiquées par l'armée française. Comment pouvaient-ils ensuite raconter de telles horreurs, même s'il n'y avaient pas participé directement. C'est cela qui est tragique.

Lucas Belvaux : C'est l'indicible. « *On ne peut pas le dire. Il n'y a pas de mot* » dit Feu-de-Bois dans le film.



Benjamin Stora : C'est là que le travail des écrivains et des cinéastes est important. En reconstituant un imaginaire bien compris qui aide les historiens à progresser dans une histoire très compliquée. J'ai toujours écrit qu'ils aidaient les historiens à progresser. Les films sont importants car la masse des livres écrits sur la guerre d'Algérie n'a jamais réussi à rompre le consensus sur le silence. Seuls les films ont cette force.

Lucas Belvaux : La fiction permet de mélanger l'Histoire collective et les histoires individuelles. Raconter les histoires individuelles, même si elles sont fictives, permet de multiplier les points de vue sur l'Histoire. Parce que la fiction a besoin de confrontations, de regards opposés, de dialectique pour intéresser et cette multiplication des points de vue permet au spectateur (ou au lecteur) d'élargir son horizon, de se faire sa propre idée. L'autre grand intérêt de la fiction, c'est de pouvoir raconter l'intime, l'explorer, fouiller la matière sombre, enfouie de chaque individu et qui, parfois, permet de comprendre l'inexplicable.

Benjamin Stora : C'est une guerre compliquée qui annonce les conflits modernes : des guerres sans front et sans nom, des guerres invisibles auxquelles seuls les écrivains et les cinéastes peuvent donner corps et âmes. La guerre d'Algérie c'est le transistor, la radio. Alors que le Vietnam c'est l'apparition de l'image de télévision. C'est très important parce que les imaginaires de guerre vont se construire sur l'Algérie autour du bruit et du son, donc sur du non-visible et du non-représentable. Alors que la guerre du Vietnam renvoie à un imaginaire d'images fortes, accentué, redoublé par le cinéma américain. Le paradoxe est que les Français ont préféré adorer les films américains sur le Vietnam. Pourquoi ?

Lucas Belvaux : Parce que c'était moins douloureux pour les Américains. C'était une guerre lointaine qui touchait des populations étrangères. Ce n'était pas une histoire de famille. La population Américaine n'avait pas d'attache au Vietnam.

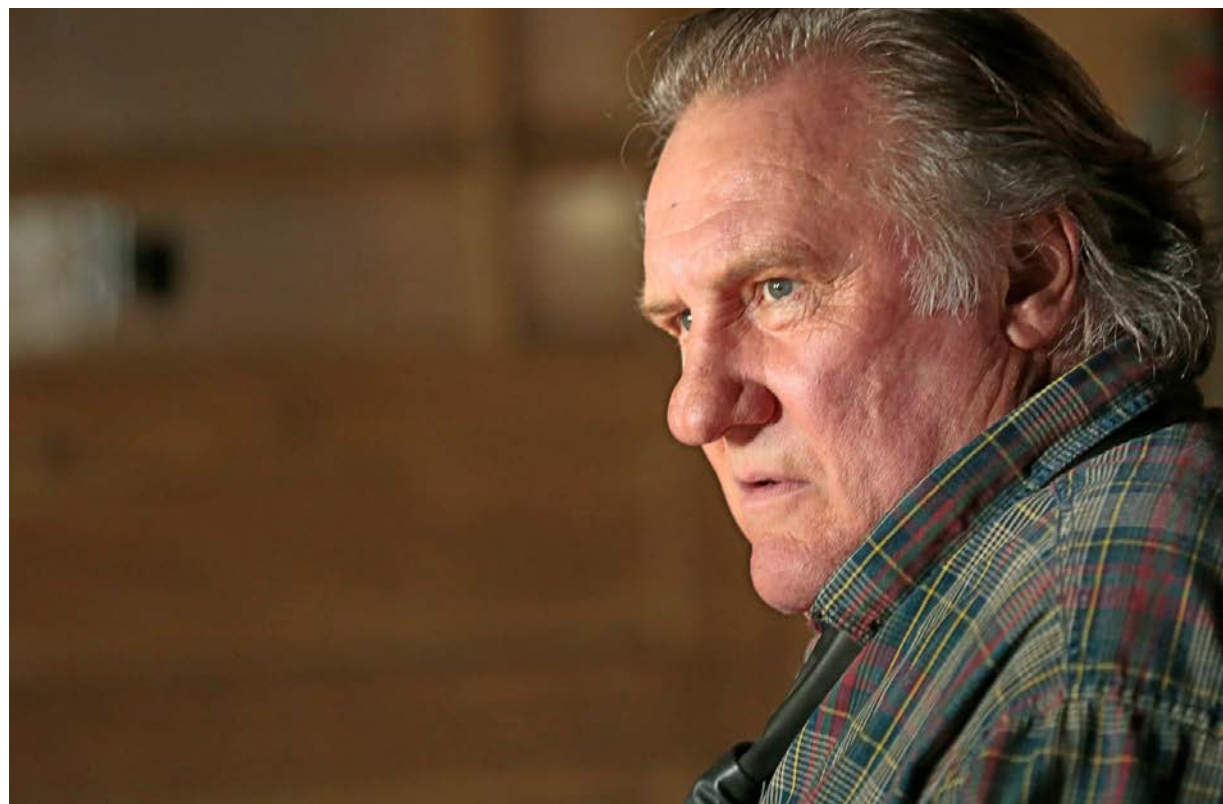
Benjamin Stora : Alors qu'en Algérie, c'était la guerre des proches. La guerre entre gens qui se connaissaient. Le film le montre très bien ainsi que les dégâts irréparables sur ceux qui y ont participé.



Liste Artistique

Feu-de-Bois **Gérard DEPARDIEU**
Solange **Catherine FROT**
Rabut **Jean-Pierre DARROUSSIN**
Bernard **Yoann ZIMMER**
Février **Félix KYSSYL**
Rabut 20 ans **Edouard SULPICE**
Mireille **Fleur FITOUSSI**
Idir **Ahmed HAMOUD**
Nicole **Clotilde MOLLET**
Madame Chefraoui **Amelle CHAHBI**
Le grand-père d'Idir **Mohemmed ELFAKI**
Saïd **Farid LARBI**
Le médecin **Michem FERRACCI**
Le père de Mireille **Jérôme ROBERT**
Evelyne **Catherine CHEVALLIER**
Marie-Jeanne **Sophie PINCEMAILLE**
La Chouette **Brigitte DE VILLEPOIX**
Le maire **François FEROLETO**
Roland **François SAINT POL**
L'adjudant Millet **Bertrand CONSTANT**
Patou **Charlotte TALPAERT**
Kastendeuch **Yannick MORZELLE**
Poiret **Simon PARMENTIER**
Chatel **Jean-Baptiste LE VAILLANT**
Brénière **Lilian DUGOIS**
Le lieutenant **Antoine DE FOUCAULD**
Bergonnier **Félix LAUDIERE**
Abdelmalik **Kamal HAIMOUD**
L'adjudant **Charles BESNARD**
Le médecin militaire **Sylvain HAWAWINI**
Fatiha **Safaa KHATAMI**
La jeune fille violentée **Rim FETHI**
La mère de Bernard **Eve ARBEZ**
Reine **Gaïa WARNANT**
Solange enfant **Coréane MARCHAND**
Jean-Marc **Léo MISSET**

Bourlem **Naïm BAHA**
Le petit garçon de Saïd **Yascine DAHMANI**
La fille de Saïd **Ines BAHA**
L'ingénieur **Hatim SADIQI**
La grand-mère d'Idir **Touria EL ATAOUI**
Le juge militaire **Eric CUVELIER**
L'adjudant cellule **Alexis LOGIE**
Jean-Jacques **Alain BOUCHET**
Lopez **Anthony SONIGO**
Segura **Mikaël HALIMI**
Nicole 30 ans **Julie ROUX**



Liste Technique

Réalisation	Lucas BELVAUX	Production	SYNECDOCHE ARTEMIS PRODUCTIONS
Scénario	Lucas BELVAUX		
Adapté du roman éponyme de	Laurent MAUVIGNIER	En coproduction avec	FRANCE 3 CINÉMA RTBF (TÉLÉVISION BELGE) VOO-BE-TV SHELTER PROD
Publié aux	Editions de Minuit		
Image	Guillaume DEFFONTAINES	Avec la participation de	CANAL +, CINE + FRANCE TÉLÉVISIONS AD VITAM
Décors	Frédérique BELVAUX	En association avec	LA BANQUE POSTALE IMAGE 13 MANON 10, SOFITVCINÉ 7 CINÉAXE
Montage Image	Ludo TROCH		
Costumes	Dorothée GUIRAUD	Distribution France	AD VITAM
Son	Nicolas WASCHKOWSKI Béatrice WICK Agnès RAVEZ Luc THOMAS	Ventes internationales	THE PARTY FILM SALES WILD BUNCH INTERNATIONAL
Direction de production	Claire LANGMANN		
Direction de post-production	Christina CRASSARIS		
Production exécutive Maroc	Saïd HAMICH (MONT FLEURI PRODUCTION)		
Producteurs	David FRENKEL Patrick QUINET		

AVEC LE SOUTIEN DE EURIMAGES CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LA PARTICIPATION DU FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE LA RÉGION BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ EN PARTENARIAT AVEC LE CNC LA PROCIREP ET L'ANGOA TAXSHELTER.BE ING TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE LE CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES



© 2020 Synecdoche - Artemis Productions - France 3 Cinema - Rtb



